

et pesante, qui ne vaut guère plus de la moitié de la valeur de celui que produit un sol moins riche, poids pour poids. La terre qui a été en soie, si elle est bien labourée ou bêchée, et si la surface en est bien pulvérisée au moyen de la herse, donnera une bonne récolte de lin, et ne sera pas sujette aux mauvaises herbes. Nous réservons nos lecteurs à notre dernier numéro pour la manière de cultiver le lin.

*A l'Éditeur du Journal d'Agriculture.*

MONSIEUR,—Je prends la liberté de vous prier de soumettre à la considération du Bureau d'Agriculture la communication suivante, au sujet de la culture du lin.

J'ai souvent entendu les cultivateurs, et d'autres personnes prenant intérêt à la prospérité du pays, discuter sur la possibilité de cultiver le lin avec avantage dans le Bas-Canada.

La plus grande objection à sa culture est la difficulté qu'éprouverait le cultivateur à préparer sa récolte pour le marché, après qu'elle aurait été produite : cette préparation se trouvant être une opération fatigante et coûteuse, et les hommes de ferme étant généralement peu expérimentés dans ce métier.

On obvie maintenant à ces objections par le nouveau procédé de préparer le lin, par lequel le cultivateur se trouve déchargé de cette partie de la besogne, qui passe aux mains du manufacturier, qui devient aussi un acheteur de lin, achetant sur le champ la récolte du cultivateur. Le prix qu'on peut à peu près donner pour le lin est de £8 par arpent, c'est-à-dire £6 pour la fibre et £2 pour la graine, et ce prix paierait certainement mieux le cultivateur, qu'aucune autre espèce de récolte qu'il puisse produire à présent.

Un moulin à lin devrait employer quarante personnes, et requerrait de 500 à 1000 arpents de lin, pour le tenir occupé durant tout le cours de l'année.

Je me propose d'ériger un semblable établissement aux rapides de Lachine, si

les cultivateurs des environs, et si la Société d'Agriculture m'offrent de l'encouragement, en employant leur influence pour engager 100 cultivateurs à semer chacun un arpent de lin, comme expérience, et si cette tentative réussit, l'intérêt des deux côtés en augmentera la quantité au point désirable, car on ne doit pas chercher à en porter la culture au-delà de 5 à 10 arpents sur chaque ferme, de façon à en faire une récolte de rotation.

On me dit que quand les brasseurs introduisirent leur négoce dans le Bas-Canada, ils trouvèrent de la difficulté à se procurer de l'orge dans les commencemens; et il n'y a pas de doute que si on venait à ériger un établissement pour préparer le lin on éprouvât une plus grande difficulté encore à se procurer la quantité de lin cultivé convenablement, pour le rendre profitable.

Je pense donc que la Société d'Agriculture, et toutes les personnes ayant à cœur le bien du pays, verront que la plus grande difficulté qu'éprouvera le manufacturier, avec cette manière de préparer le lin, sera de s'en procurer une quantité suffisante, de façon que ses machines et ses ouvriers puissent être employés toute l'année.

Quant aux explications sur la meilleure méthode de le cultiver, je les laisse aux agriculteurs eux-mêmes, étant convaincu que, généralement parlant, la bonne terre à blé ou à trèfle, qui se trouve en abondance aux environs de Montréal, n'aura besoin que d'être labourée profondément, bien pulvérisée, et nettoyée de toutes les mauvaises herbes, pour le produire. Je ne suggérerai qu'une chose, c'est que la Société d'Agriculture prête son appui à l'importation d'une valeur de £200 de graine de lin de Russie et de Hollande; ce qui pourrait s'effectuer par quelques maisons de Montréal, si elles avaient la garantie que les cultivateurs la leur achèteraient. L'importation et la vente de la graine de lin aux cultivateurs est un négoce régulier dans ces pays, où le lin est cultivé pour la fibre.